

priétés dépendaient de la position dominante de la cité et restaient donc précaires. À ces analyses générales, N. Papazarkadas a ajouté sept appendices consacrés à des questions spéciales : l'histoire et l'administration de l'Orgas sacrée située à la frontière de la Mégaride ; le statut des *moriai* vouées à la culture des oliviers sacrés et dont venait l'huile distribuée comme prix lors des Grandes Panathénées ; le sens du petit fragment *IG II², 1593*, trop délabré pour qu'on puisse savoir s'il énumérait des locataires de terres sacrées, des garants ou des fermiers de taxes ; la signification du nom Théodôreion porté par une terre du dème de Prasiai (*IG II², 2497*), dont on peut seulement dire qu'il dérivait du nom propre Théodôros ; l'identité du *génos* des Pyrrhakidai ; la date de l'archonte Phanomachos, qu'il propose de situer entre 260 et 250 ; une liste des locataires et des garants des *téménè* gérés par la cité (96 noms dont un très petit nombre peut être rattaché à des familles connues par ailleurs comme membres de la haute société). Le volume se termine par une riche bibliographie, qui ne se limite heureusement pas aux titres de langue anglaise, un index des sources et un index général. Cette étude présente donc de grandes qualités : N. Papazarkadas a scruté avec minutie les textes anciens, sans éluder aucune des nombreuses difficultés présentées par des sources souvent lacunaires, il a mis à profit toutes les études modernes et a fait le point le point avec intelligence sur la plupart des questions. Mais, pour tenter d'aller plus loin que ses prédécesseurs, il a plus d'une fois multiplié les hypothèses et les discussions sans aboutir à des conclusions nouvelles.

Léopold MIGEOTTE

Edith FOSTER, *Thucydides, Pericles, and Periclean Imperialism*. Cambridge, University Press, 2010. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XI-243 p. Prix : 50 £. ISBN 978-0-521-19266-8.

Dans son ouvrage, E. Foster développe la thèse selon laquelle il serait possible de distinguer les idées de Thucydide de celles de Périclès, l'historien athénien ayant écrit son *Histoire* en partie dans le but de montrer le prix du matérialisme et de l'impérialisme péricléen. En se concentrant sur l'étude de la guerre et du matériel de guerre (armes, navires, etc.), l'auteur entend mettre en lumière les différences de point de vue qui existent entre Thucydide et Périclès, autrement dit entre l'auteur historien et le personnage historique qu'il met en scène. Cette étude ne porte donc pas sur Périclès lui-même, mais sur le personnage de Périclès tel qu'il est présenté par Thucydide. Pour ce faire, E. Foster se concentre uniquement sur les livres 1 et 2 (jusqu'au chapitre 65) en réaction à une vision assez répandue selon laquelle cette première partie de l'œuvre différerait de la suite post-Péricléenne dans laquelle Thucydide se montre beaucoup plus ouvertement pro-impérialiste. L'auteur rappelle que, lorsqu'ils ont attaqué la Sicile, les Athéniens ont, à l'évidence, succombé à la tentation impérialiste puisque cet acte n'était guidé que par l'appât du gain. Homme intelligent, leader incorruptible et totalement dévoué envers sa cité, Périclès, convaincu de la grandeur de l'empire dont il a hérité et qu'il a lui-même contribué à bâtir, serait l'exemple de cette faiblesse humaine. Cette étude analyse donc l'écart existant entre d'un côté les espoirs et la confiance que Périclès place en la capacité militaire athénienne et de l'autre l'analyse que Thucydide fait de celle-ci. Dans son premier chapitre, « War Materials and their Glory in the Archaeology » (p. 8-43), E. Foster montre que

l'Archéologie (1.1-23), qui relate les événements ayant précédé la Guerre du Péloponnèse, ne glorifie en rien le matériel de guerre ni la guerre en elle-même, puisque chaque phase successive de l'histoire grecque débouche sur des affrontements à visée impérialiste qui marquent l'arrêt du développement économique des belligérants. Dans *l'Archéologie*, loin de faire l'apologie de l'impérialisme, Thucydide mettrait donc en garde contre le désir de conquête prôné par Périclès, en décrivant les conséquences désastreuses des affrontements armés lorsqu'ils ne sont guidés que par la soif de pouvoir et l'appât du gain. Le chapitre 2, « Arms and Passion » (p. 44-79), offre un exemple de ce cycle de création, développement et destruction à travers une étude détaillée du récit du conflit entre Corcyre et Corinthe, deux cités alors au faîte de leur richesse et de leur puissance militaire. E. Foster montre que la possession de navires de guerre a fait naître chez les belligérants un sentiment illusoire de supériorité et une arrogance qui les a conduits à un affrontement sanglant qui aurait pu, sans cela, être résolu par des négociations. L'auteur met par ailleurs l'accent sur les conséquences de l'intervention d'Athènes dans le conflit qui débouchera sur le siège de Potidée au coût humain et matériel élevé pour la cité Attique. Dans son troisième chapitre, « The Athenian Acme in Book One of Thucydides » (p. 80-118), E. Foster s'appuie sur le récit que Thucydide livre du congrès de Sparte (1.68-88) et de la Pentécontaétie (1.89-118) pour illustrer les effets de l'accumulation de richesses et de matériels de guerre par Athènes sur ses alliés, ses ennemis, mais également les Athéniens eux-mêmes. Face aux Lacédémoniens, ces derniers, qui présentent les aspirations impérialistes comme naturelles chez tout individu, mettent en avant leur propre puissance de façon arrogante afin de les dissuader d'entreprendre toute action belliqueuse. Le résultat est contraire à l'effet escompté, puisque Sparte décide d'entrer en guerre précisément par peur du développement de la puissance athénienne et de ses aspirations impérialistes. Dans le chapitre 4, « Pericles and History » (p. 119-150), E. Foster s'intéresse plus spécifiquement au personnage de Périclès, à son histoire et à ses motivations. Elle s'appuie en particulier sur son premier discours (1.140-144), dans lequel il fait l'éloge de la force et de la richesse issues de l'empire naval athénien face à la faiblesse et à la pauvreté résultant de l'orientation résolument agricole de Sparte. L'auteur montre comment un homme intelligent et visionnaire comme Périclès, aveuglé par les promesses de gloire et de prospérité que laisse entrevoir la puissance militaire sans précédent d'Athènes, décide d'entreprendre une guerre dont il sous-estime les conséquences. Dans le chapitre suivant, « Pericles and Athens » (p. 151-182), l'auteur trace un parallèle entre le discours d'Archidamos (2.11) et celui de Périclès (2.13). Le Spartiate, malgré la puissance évidente de son armée, encourage ses concitoyens à la prudence, alors que le second, mettant l'accent sur l'argent et l'avantage matériel qui en découle, exhorte les Athéniens à entrer en guerre. E. Foster montre que le style indirect dans lequel est rapporté ce discours permet à Thucydide, par des intrusions narratives et des commentaires, de se dissocier des opinions de Périclès, en jetant le doute sur la vision résolument matérialiste des enjeux du conflit que ce dernier présente à ses concitoyens. Pour finir, dans le chapitre 6, « Thucydides and Pericles' Final Speeches » (p. 183-220), E. Foster se concentre sur les derniers discours de Périclès afin de montrer l'écart existant entre l'image idéalisée du projet impérial offerte par le leader Athénien qui fait fi de toute considération humaine au profit de la gloire et du gain

matériel, et les descriptions saisissantes que Thucydide offre des conséquences de la guerre et de l'épidémie sur les populations. Enfin, E. Foster montre que malgré les désaccords affichés entre le narrateur et son personnage concernant les visées impérialistes de ce dernier, l'éloge fait au chapitre 2.65 témoigne de l'admiration de Thucydide pour l'intelligence, à la fois politique et militaire, l'intégrité et le sens du bien commun de Périclès, qualités absentes chez ses successeurs qui conduiront Athènes à la défaite.

Gauthier GROUSSET

Anne QUEYREL BOTTINEAU, *Prodosia. La notion et l'acte de trahison dans l'Athènes du V^e siècle. Recherches sur la construction de l'identité athénienne*. Bordeaux, Ausonius, 2010. 1 vol. 14 x 20,5 cm, 543 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 29). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-039-6.

Dans cette étude, Anne Queyrel Bottineau, maître de conférences en Histoire grecque à l'Université de Paris IV-Sorbonne, s'intéresse au problème de la trahison dans l'Athènes classique, mais également aux sens que peuvent revêtir le terme *προδοσία* et ses composés. Ceux-ci, comme on le verra, ne coïncident pas exactement avec le concept de « trahison », nettement plus vague. La première partie s'attache à la description de ce concept : outre les caractéristiques habituelles et communes à la plupart des cultures – par exemple la dissimulation ou la réprobation générale –, l'auteur souligne les traits proprement grecs, comme l'importance de l'autochtonie et la nécessité vitale de protéger les tombeaux des ancêtres et les sanctuaires des dieux. Fondamental, également, est le lien particulier qui unit les citoyens athéniens à leur patrie, leur mère nourricière. L'auteur l'affirme de manière claire à la page 43 : « c'est parce qu'il appartient à la catégorie de la population qui dirige la cité que l'acte délictueux d'un citoyen à l'égard de la communauté, terre et hommes, est considéré comme un véritable crime ». Elle aborde également le décret de 451, qui, en limitant drastiquement l'accession à la citoyenneté athénienne, a contribué au renforcement de ce lien viscéral entre les individus et leur cité. Désormais, citoyenneté, solidarité et identité forment un tout indissociable dans ce que l'auteur appelle « l'esprit athénien » (p. 97). Dans la deuxième partie de l'ouvrage, après avoir établi la différence entre *προδοσία* et *στάσις*, on en vient aux exemples. Pour la collaboration militaire active, la forme la plus extrême de *προδοσία*, ce sont Hippias, Isagoras et Alcibiade. Les deux premiers n'étonnent guère à l'extrême fin du VI^e siècle : dans la mentalité aristocratique de l'époque archaïque, la cité n'est pas considérée comme une communauté d'individus, mais comme un bien que les grands de ce monde possèdent en propre et qu'ils s'estiment en droit de récupérer, y compris avec l'aide d'un voisin hostile : la solidarité entre personnes d'une même classe s'oppose à la solidarité entre compatriotes. Le cas d'Alcibiade est particulièrement intéressant : s'estimant injustement lésé, il s'en va rejoindre Sparte afin de reprendre possession de la cité qu'il juge sienne, quitte à lui nuire autant que possible. Blessé dans son orgueil, il se comporte d'une manière tout à fait anachronique, proche de celle de l'époque archaïque. Aux pages 145-147, l'auteur dit qu'Alcibiade n'a pas commis à proprement parler de *προδοσία*, dans la mesure où il n'a pas agi de l'intérieur ni par dissimulation, ni n'a remis d'élément de la cité ou d'information inédite aux Lacédémoniens. Sur ce point,